

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 12

Artikel: Un chemin de fer gigantesque
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182258>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qui est mourante aujourd'hui, et je ne peux la voir, lorsque peut-être je serais à même de lui être utile ; vous craignez que demain matin il ne soit trop tard, et, toutefois, ce n'est qu'à ce moment qu'il me sera donné d'approcher d'elle.

Si cette personne vous est bien chère, vos paroles, votre agitation, tout annonce quelle inquiétude elle vous inspire ; pourquoi ne pas essayer de sauver sa vie avant qu'un retard funeste, avant que les progrès du mal n'aient rendu son état désespéré.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria l'inconnue en versant un torrent de larmes, comment puis-je espérer que des étrangers ajouteront foi à ce qui me semble impossible à moi-même ! Vous ne voulez donc pas le voir, Monsieur ? ajouta-t-elle en se levant brusquement.

— Je n'ai point dit que je refusais de le voir ; mais je vous préviens que si vous persistez dans votre inexplicable retard, et si cette personne vient à mourir, une responsabilité terrible pèse sur vous.

— C'est ailleurs que tombera une responsabilité effrayante ! répondit l'étrangère avec amertume. Quant à ce qui me touche, il n'est rien dont je ne puisse répondre.

— Mon devoir, ma profession est d'apporter à quiconque les réclame les secours de mon art. Je me conforme à ce que vous exigez, quelque étrange que semble la chose : je verrai ce malade demain matin, si vous me laissez son adresse. A quelle heure pourrai-je me présenter auprès de lui ?

— A neuf heures.

— Vous devez m'excuser si je vous adresse de nouvelles questions, mais elles sont indispensables... Est-il en ce moment confié à vos soins ?

— Il ne l'est pas.

— Vous ne pouvez donc pas l'assister ? Les instructions que je vous donnerais pour le traitement à suivre durant le reste de la nuit seraient inutiles ? En ce moment je ne peux rien pour lui.

Voyant qu'il n'y avait aucun renseignement positif à tirer de l'inconnue, et désireux de mettre un terme à une scène affligeante, car la douleur de la mystérieuse visiteuse, péniblement contenue d'abord, débordait de plus en plus, le jeune médecin réitéra sa promesse d'être exact le lendemain à l'heure indiquée. La dame noire lui donna l'adresse d'une rue à peu près inconnue à Walworth, et elle se retira en silence ; elle disparut dans les ténèbres, sans que le voile qui cachait ses traits se fût levé.

On croira sans peine qu'une visite aussi extraordinaire produisit une impression considérable sur l'esprit de notre héros ; il se livra, sur ce qui venait de se passer, à une longue et très infructueuse méditation. Trop éclairé pour rien voir de surnaturel dans cet étrange concours de circonstances, il chercha en vain une explication plausible. S'agissait-il d'un assassinat médité pour la nuit même, et d'abord complice du crime, l'inconnue avait-elle été saisie de remords, et cherchait-elle à empêcher l'accomplissement du forfait en amenant, en temps opportun, un homme de l'art au secours de la victime ? Mais des choses semblables ne se passent point au milieu d'une capitale. N'était-il pas plus vraisemblable qu'il avait affaire à une infortunée dont le cerveau était malade.

(A suivre.)

Un chemin de fer gigantesque.

Voici quelques détails sur l'exploitation du chemin de fer qui traverse le continent américain et va de New-York, sur l'Océan Atlantique, jusqu'aux environs de San-Francisco, sur l'Océan Pacifique.

La longueur de cette immense voie ferrée est de 4,200 lieues. Dans chaque train, on trouve des wagons avec lits, mais des lits pour dormir, c'est-à-dire, larges, moelleux, des salons d'une élégance extrême, d'un ameublement riche et d'une étendue hors ligne ; un wagon pour les fumeurs, un wagon-restaurant avec cuisine ; un wagon pour la toilette et dans chacun de ces wagons, une fontaine, un calorifère et un ventilateur.

Ce chemin de fer peut être considéré comme une vraie merveille en présence des difficultés qu'il a fallu vaincre. Il traverse des plaines désertes, d'un aspect désolé, s'enfonce dans des vallées profondes et gravit des montagnes qui ont une altitude de 3,000 mètres environ.

Cette ligne met New-York à 17 jours de la capitale des îles Sandwich, et à 25 jours du Japon. En ce qui concerne l'Europe, elle met Paris et Londres à 15 jours environ des rivages de l'Océan Pacifique.

Le trajet de New-York à la baie de San-Francisco se fait en 6 jours et 17 heures, soit en 160 heures. On franchit donc 4,200 lieues à raison d'une vitesse de 8 lieues à peu près par heure.

Un autre chemin de fer américain, non moins célèbre, est celui du mont Washington, dans le New-Hampshire, qui passe au sommet de cette montagne, et à 2,500 mètres d'élévation.

Ma voisine et ma chatte.

Je possède une aimable chatte
Aux grands yeux verts, au poil soyeux ;
Instruite, elle donne la patte
Et fait des tours fort gracieux.
Elle est fidèle, douce et sage,
Ne quitte jamais la maison,
Et des matous du voisinage
Dédaigne l'amoureux ronron.

J'ai pour locataire et voisine
Fanchette au regard velouté,
Dont la taille élégante et fine
Sollicite la volupté.
Dès longtemps nous sommes ensemble
Dans des termes plus que polis ;
Et quand le hasard nous rassemble,
Nous folâtrons en vrais amis.

Mais j'ai compris, par son langage,
Qu'un de ses désirs les plus doux
Serait de former un ménage
De ma chatte et de son matou.